

Paula Anacaona

**1492,
Anacaona l'insurgée
des Caraïbes**

ROMAN



© Editions Anacaona, 2019 pour la version illustrée et grand format,
2023 pour la version poche.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.

ISBN : 978-2-490297-29-0

Note de l'autrice

Pour cette nouvelle impression en format poche, j'ai opté pour l'écriture inclusive. Lors de la première impression de ce livre, en 2019, cela ne m'avait pas paru nécessaire. Mais j'ai évolué – nous avons évolué depuis ! J'ai en effet réalisé que l'omission du féminin dans notre langue contribuait à rendre les femmes invisibles. Or, notamment dans la société taïno, le genre n'était pas un élément aussi fort de hiérarchisation dans la société – ce qui a très probablement déconcerté les colons. Même si certaines activités pouvaient être genrées (la chasse, le tissage, ou la pêche, par exemple), cela n'entraînait pas de surévaluation/dévaluation d'une activité sur une autre et donc des personnes.

*Pour certaines chercheuses comme Maria Lugones, les sociétés américaines précolombiennes n'étaient pas patriarcales ; pour d'autres comme Rita Laura Segato, elles connaissaient un patriarcat de faible intensité. (Voir les textes de ces deux intellectuelles dans *Pensée féministe décoloniale*, Paris : Anacaona, 2022.) Il semblerait également que les sociétés américaines précolombiennes autorisaient une certaine fluidité de genre.*

Écrire ce texte en écriture inclusive me permet donc de visibiliser les femmes taïnos, qui portent le double fardeau d'être femmes et d'être Autochtones, et donc encore plus oubliées.

En revanche, les Espagnols conquistadores étant exclusivement des hommes, j'utilise le masculin pour me référer à eux.

Il s'agit d'une histoire vraie – aussi vraie que possible.

LA RENCONTRE

*Nous vivions côte à côte, l'Amérique ignorant l'existence
de l'Europe, l'Europe ignorant celle de l'Amérique.*

*La rencontre avec cet-te Autre sera un choc,
pour tous et toutes.*

*Mais rencontre-t-on vraiment quelqu'un quand,
dès le départ, le sentiment de supériorité prévaut ?*

BIENVENUE À AYITI, la terre des hautes montagnes !

Notre île est bercée par les vents alizés et entourée d'une mer turquoise regorgeant de poissons, nos montagnes sont traversées de cascades d'eau fraîche et nos plaines couvertes d'une végétation luxuriante. La nature nous a comblé-es.

Nos ancêtres Arawaks sont originaires du bassin de l'Orénoque, sur le continent. Iels se sont vaillamment lancé-es à l'assaut de la mer sur leurs canoas, et ont migré vers les îles des Antilles il y a des centaines d'années. Une fois installé-es là, iels sont devenu-es Taïnos, ce qui dans notre langue veut dire "bon et noble".

Nous racontons encore leur périple jusqu'à l'île enchantresse de Quisqueia, "la terre grande, mère des terres", que nous appelons également Ayiti, "la terre des hautes montagnes". C'est notre légende fondatrice... Contée et racontée lors des areitos¹, notre peuple se remémore ses mythes fondateurs, ses histoires, la fondation de ses bohios – un seul mot pour décrire la hutte, le village, l'île.

J'aime chanter car le chant rend heureuse, et être heureuse fait chanter. J'aime entendre résonner les tambours, les maracas, les flûtes... J'aime la danse et la poésie.

Ayiti m'inspire ! Mon âme s'élève à la contemplation de la nature... J'aime sentir les parfums de la terre après la pluie, j'aime observer les différents tons de bleu et de vert de l'océan, j'aime me laisser baigner par la lumière de la lune quand elle est pleine et, par-dessus tout, j'aime me

1 Cérémonie poétique, musicale et dansante de la culture taïno.

remémorer les ouragans qui balaient notre île...



Il m'arrive de ne plus bouger, saisie par la magie de la vie, oubliant tout autour de moi, perdue dans l'instant présent. J'accueille avec bonheur cet état de joie profonde, le visage lumineux, le cœur vibrant, ouvert sur l'invisible, l'infini, le Grand-Tout.

L'accès à la béatitude se gagne jour après jour, nuit après nuit. Je m'en approche...



Je suis Anacaona, cacique, sœur de cacique, et bientôt femme de cacique. Princesse et reine à la fois ; femme, fille et sœur heureuse et comblée, confiante dans le cours de l'existence.

Ah ! Comme la vie est douce à Ayiti...

À QUELQUES MILLIERS de kilomètres de là...

Depuis 1485, Cristobal Colón, un marin gênois, est persuadé de pouvoir trouver une nouvelle voie vers l'Orient. Il pense qu'il est possible de rejoindre par le ponant Cathay¹ et la mythique Cipango² que Marco Polo avait atteints par voie terrestre plus d'un siècle auparavant.

Il sait, comme la plupart des intellectuels de l'époque, que la Terre est ronde. Il a écouté les récits de marins perdus, naufragés, rescapés. Il a vu, lors d'un voyage sur la côte ouest de l'Irlande, une barque dérivant avec deux cadavres d'un phénotype inconnu : une peau « olivâtre », des cheveux très noirs et raides, des fronts proéminents... Il a vécu à Madère, dans l'océan Atlantique, où il a vu la mer rejeter des plantes et des bois inconnus – et même des objets travaillés qui ne semblent ni Européens ni Africains. Cela l'amène à la conclusion qu'il y a des terres habitées à l'ouest.

Il cherche à faire financer son expédition et se tourne vers le souverain du Portugal, qui refuse à deux reprises. João II est bien trop affairé par la découverte et la conquête de l'Afrique. La reine Isabela d'Espagne refuse également, trop occupée par la reconquête de Grenade aux Musulmans.

Pourtant, Colón en est persuadé : on peut arriver à l'est par l'ouest. Entre la pointe ouest de l'Occident et la pointe est de l'Orient, la mer n'est sûrement pas bien vaste, affirme le marin, sans être entendu...

1 La Chine du Nord, popularisée par Marco Polo.

2 Nom donné par Marco Polo au Japon, qui veut dire en chinois « Empire du soleil levant ».

Enfin, les souverains d'Espagne se laissent convaincre. Les routes vers l'Orient sont entravées et il est désormais difficile d'obtenir le poivre noir, la cannelle, les clous de girofle d'Inde ou de Ceylan : les Turcs viennent de reprendre Constantinople et contrôlent le Moyen-Orient, et le voyage par circumnavigation de l'Afrique est long, périlleux et aux mains des Portugais...

Colón laisse entrevoir les retombées économiques potentielles d'une nouvelle route. Et rappelle les richesses merveilleuses de cette région dont parlait le marchand italien. Enfin, en désespoir de cause, il laisse entendre qu'il pourrait proposer son projet à l'ennemi juré de la couronne de Castille – le roi de France...

En 1492, sept ans après sa première demande, la reine Isabela donne à Cristobal Colón trois caravelles et accepte ses prétentions mégalomanes : être nommé Amiral de la mère océane, gouverneur et vice-roi des terres découvertes, sans compter les privilèges financiers. Le pari n'est pas si risqué – si ce Génois insistant ne découvre rien, il n'aura rien ; et s'il dit vrai...

Enfin, l'argument religieux a sûrement compté : en pieux chrétien, Colón annonce vouloir convertir au christianisme le Grand Khan, l'empereur de Chine, et peut-être même tous ses sujets. L'Espagne, qui vient de reconquérir une partie de son territoire sur les Musulmans, se sent protégée de Dieu.



Colón lève l'ancre le 3 août 1492 avec moins de cent marins et trois nefs de petit tonnage, d'à peine vingt mètres de long. Direction, les Indes !

Il passe par les îles Canaries, puis descend l'Afrique le long du golfe de Guinée en se laissant porter par les alizés... Les marins s'inquiètent de la force de ces vents qu'ils naviguent pour la première fois : pourront-ils les remonter au retour ? Colón est confiant. Il cingle plein ouest.

Ils naviguent désormais depuis un peu plus d'un mois. L'océan est recouvert d'herbes à la surface, et l'équipage est persuadé d'être à proximité d'une terre ferme. Les marins voient des tourterelles, des albatros – des oiseaux qui, c'est bien connu, ne s'éloignent jamais de la terre ferme !

Mais toujours rien... Les trois caravelles s'enlisent et naviguent péniblement parmi ces algues gigantesques, qui ressemblent aux bras de pieuvres monstrueuses... Les marins, superstitieux, paniquent.

Il s'agit en fait de la mer des Sargasses – une zone calme, sans vent ni vague.

Les caravelles sont immobilisées au milieu de cette immense prairie marine, dont aucun navigateur n'avait jamais parlé. Le découragement et l'inquiétude sourdent. Tous les soirs, l'équipage entonne le *Salve Regina* et prie avec ferveur...

« Chaque heure se transforme en année », écrit l'Amiral dans son journal.



Deux mois que Colón et son équipage sont partis.

Se sont-ils perdus ? Plusieurs fois, les marins, victimes d'illusions d'optique, croient voir la terre. Mais les jours passent et les réserves d'eau douce et de nourriture s'épuisent...

Colón est habité par son idée. Il sait qu'il n'a pas tort. Puis il a un éclair de génie et décide de changer de route. Cap ouest-sud-ouest !

Pour remotiver ses hommes, l'Amiral promet au premier marin qui verra la terre un pourpoint de soie, en plus des dix mille maravédís de rente perpétuelle promis par les Rois.

Enfin, un jour d'octobre 1492 :

— Terre !

Colón croit d'abord être au Japon, puis réalise qu'il est plus au sud : aux confins de la Chine, probablement ?

La *Niña*, la *Pinta* et la *Santa Maria* sont arrivées sur l'île de Guanahani¹, l'île de l'iguane. C'est un véritable paradis tropical : des arbres très verts, beaucoup d'eau et de fruits.

Colón débarque avec deux capitaines, un notaire royal et son encrier. Son premier geste est de s'agenouiller, en larmes, pour remercier Dieu. Puis il plante la croix et la bannière royale où trônent, surmontés d'une couronne, un F et un I de chaque côté de la croix rouge.

Sans se préoccuper des populations autochtones qui

1 Située dans les actuelles Bahamas.

l'entourent, il baptise l'île San Salvador, en l'honneur du Saint Sauveur, et fait dresser l'acte de propriété par le notaire.

Cristobal Colón a pris possession de l'île au nom du roi et de la reine catholique d'Espagne.



Colón vient de découvrir un autre monde – plus précisément les Grandes Antilles, entre le nord et le sud de ce long continent qui jusqu'alors n'apparaît sur aucune carte, bien qu'il soit habité depuis des milliers d'années... Colón, à qui l'on attribuera la « découverte » de ce « Nouveau Monde » – alors que les Vikings dès le 11^e siècle, ou des marins égarés, avaient sans aucun doute déjà foulé le sable de son littoral...

Il appelle ces hommes entièrement nus « Indiens » puisqu'il croit avoir débarqué dans les Indes.

À défaut de pouvoir échanger des mots, ils échangent quelques biens : grelots, perles de verre et autres choses de peu de valeur qui ravissent les Autochtones. En échange, ceux-ci apportent des perroquets, du coton en pelote, des sagaies – et surtout de la nourriture fraîche : un délice, après le pain grouillant d'asticots des cales du bateau...

« Ils sont tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage. Leurs yeux sont très beaux, leurs cheveux lisses. Ils sont de belle stature et de belle allure, les jambes très droites et le ventre plat », écrit Colón dans son Journal.

Cette première rencontre est amicale et pacifique.
Presque idyllique.

PENDANT QUELQUES SEMAINES, les trois caravelles vont longer les côtes sans jamais s'aventurer à l'intérieur des terres. Les Espagnols¹ restent sur leur navire, foulent les plages, guère plus.

Les îles s'étirent en une multitude de chapelets. Les populations autochtones semblent craintives au premier abord, puis deviennent très accueillantes. Elles viennent les rejoindre à bord de canoas, ces longues barques faites d'un seul tronc, pouvant contenir quarante hommes – et même jusqu'à quatre-vingts. Colón en a aussi vu de toutes petites, pour une personne. Lui, le marin, s'extasie de leur mania-bilité.

Les Taïnos² ravitaillent les voyageurs, offrent de l'eau, de la nourriture, des cadeaux. Colón, en échange, leur donne « de la pacotille ».

Les caravelles longent la côte orientale de Cuba... La côte est densément peuplée : partout, des villages – et des feux de fumée qui s'allument, pour signaler la présence des étrangers.

Les vallées qui apparaissent au loin sont entièrement cultivées, travaillées. Colón écrit : « Dans chaque village, il y a une seigneurie, avec un seigneur à qui tous obéissent à

1 J'appelle « Espagnols » les habitants de la péninsule ibérique, même si à l'époque ceux-ci mettaient plutôt en avant leur région d'origine : Castille, Pays Basque, Estrémadure... De même, je les appelle parfois « Européens », même si eux se considéraient avant tout « Chrétiens ».

2 J'utilise « Taïnos » pour désigner globalement les populations rencontrées par Colón aux Grandes Antilles, par opposition à celles des Petites Antilles, les Kalinagos. Mais en réalité les Taïnos se divisent en plusieurs sous-groupes, et parlent le taïno, le macorix et de nombreuses langues vernaculaires.

merveille. Tous ces chefs sont sobres en paroles et de nobles usages ».

Enfin, les marins perdent de vue la terre cubaine.



En ce 6 décembre 1492, alors que le soleil se lève et dissipe la brume matinale, retentit de nouveau :

— Terre !

J'ai été avertie de l'arrivée des étrangers bien avant qu'ils n'arrivent sur notre île. Des pêcheurs étaient revenus de Cubanacan¹ avec cette nouvelle : des hommes poilus jusqu'au visage, habillés malgré la chaleur, naviguant dans trois beaux canoas, y avaient fait halte et avaient rencontré les cacicas² de l'île. Des commerçants aux coutumes étranges, mais échangeant volontiers leurs marchandises contre les nôtres...

En plein match de batu, alors que j'encourageais mon équipe, j'ai entendu qu'on m'appelait. "Laissez-moi passer ! J'ai un message urgent pour la cacica Anacaona !" Mon messenger, à bout de souffle, s'est jeté à mes pieds et m'a raconté avoir vu au petit matin, sur la mer qui borde le royaume de Marien, des canoas surmontés d'immenses voiles blanches. Puis des embarcations plus petites se sont

1 Nom autochtone de l'île de Cuba.

2 Mot taïno à l'origine du mot « cacique ».

approchées, avec à leur bord ces hommes venant d'une terre lointaine. Aucune femme.

Les marins espagnols découvrent Ayiti par sa côte nord-ouest, qui fait face à Cuba. Ils sont chez le cacica de Marien, Guakanagarik.

Toute la journée, les caravelles sont escortées par des canoas emplis de Taïnos, qui les regardent « comme des merveilles », est persuadé Colón. En vérité, ce sont des guerriers – mais la signification des peintures de guerre lui échappe totalement.

Puis ces hommes et ces femmes qui s'étaient préparé-es à la guerre décident de ranger leurs flèches, javelines et massues devant les apparentes bonnes intentions de ces voyageurs. Iels les suivent prudemment, puis se hâsardent à monter sur leurs navires.

L'Amiral a donné des consignes très claires à ses marins : il faut n'offenser personne, ne rien prendre aux Autochtones contre leur volonté, offrir des cadeaux pour obtenir leurs faveurs. Les navires sont chargés de marchandises que les rois d'Espagne ont fait acheter pour les échanges, et le troc s'installe.

Enfin, en fin d'après-midi, ils arrivent dans une jolie baie. Le cacique Guakanagarik a été prévenu de leur arrivée par ses *nitaínos*, les chef-fes de villages. La plage est couverte de monde.